

NUMERO 462

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



TÉMOIGNAGES

De la liberté d'expression à la liberté d'exister

L'école dans laquelle je travaille est située au cœur d'un quartier que les juifs de la ville appellent depuis toujours et sans aucune connotation négative : « Le Ghetto ». On y trouve l'essentiel des institutions juives de la ville : des écoles, des lieux de prière, des épiceries et boucheries casher, des restaurants *sous contrôle du Beth-Din*.

Depuis une semaine, chaque institution est entourée de soldats dont le nombre varie en fonction de la taille et de la fréquentation des lieux. Harnachés de pied en cap, les deux mains en position de défense sur leur arme, ils évoluent seuls ou en groupe sur des points stratégiques réglés comme dans un ballet. Dans les moments où ils se rassemblent pour échanger des informations ou des instructions, la vision de ce qu'ils représentent devient édifiante. Ce n'est plus de soldats dont il est question, mais bien d'une armée. Impossible de s'en cacher : il y a devant l'école, non pas un ou plusieurs militaires, mais une véritable garnison, entraînée et suréquipée, qui est sur le pied de guerre.

Les parents et les élèves entrent et sortent de l'école, les profs juifs et non juifs se rendent sur leur lieu de travail désormais transformé en campement militaire... ou le cas échéant redouté de tous : en ligne de front. Le malaise est profond, il est palpable dans les regards qui se croisent en silence ou dans les commentaires humoristiques dont certains s'efforcent de faire une parade au tragique de la situation. En effet, cette armée qui nous protège rappelle avant tout le danger. Elle nous renvoie non seulement à notre image de cible, mais à bien pire encore. L'uniforme et les armes évoquent aussi la situation de frontière, de démarcation d'un territoire. Tout ceci atteste de la séparation d'une partie des civils d'avec le reste de la population.

Certains rageux, qui ne savent plus de quoi nous accuser, ont osé dénoncer la discrimination positive faite envers les institutions juives actuellement plus protégées que le

reste du pays. Ils oublient trop facilement qu'elle est discrimination avant tout. Ils nient allègrement tout ce que cette mise en scène possède de traumatisant même sous couvert du mot « protection ». Le policier presque symbolique qui avait été mis en place depuis l'attentat de Toulouse pouvait se fondre dans la masse de ceux qui règlent la circulation, de ceux qui assurent l'ordre en plus d'une protection minimale. Les militaires, eux, ne posent pas de PV sur le pare-brise des voitures mal stationnées. Ils assurent la défense des personnes ; ils délimitent un territoire où réside *un type de population* qui nécessite une attention particulière...

Quand j'entre et quand je sors de l'école, je les salue, je les remercie de leur présence, je compatis au fait qu'il fait froid et qu'ils sont contraints d'être postés là, des heures durant. Ils restent de garde tard le soir, longtemps encore après la fin des cours, et quand leurs rondes s'achèvent enfin, ils dorment à tour de rôle dans l'école !

Certains parents manifestent leur sympathie et leur reconnaissance en amenant des gâteaux, des jus de fruits ou des boissons chaudes. Un des militaires m'a confié son étonnement et son agréable surprise à se retrouver aux abords de notre école pour cette mission inédite : « Ça nous change des endroits où l'on a été accueillis avec des pierres »... « Je n'avais jamais vu de juifs en vrai, seulement à la télé ».

Ils sont là pour nous protéger, répétons-nous inlassablement, et ils sont effectivement dévoués à leur mission. Tout le monde le reconnaît mais personne n'arrive à faire taire la douleur sourde que leur présence réveille. Les uns s'en cachent en riant : « On se croirait dans un film ! », les autres ne peuvent se défaire de l'image de la guerre que ces bottes, ce kaki et ces casques suscitent : « On se croirait en Afghanistan. D'ailleurs, un des soldats m'a raconté qu'il revenait du Mali... ».

J'ai le sentiment que tout ce quartier, que l'on nommait encore naïvement jusqu'à la semaine dernière « Le Ghetto », s'est subitement déplacé dans l'espace-temps de celui de Varsovie. Cette fois, la discrimination prend *aussi* des allures positives, mais elle dit malgré tout la même chose qu'à l'époque. Nous sommes juifs en France ; de droit, dans le même sac que les autres citoyens, mais, de fait, séparés, traités et considérés différemment, pour le dire sans fioriture : stigmatisés.

Chaque fois que je franchis le sas de l'école, dans un sens ou dans l'autre, j'ai le sentiment terrible que cette étoile que certains de nos grands-parents ont porté par le passé, s'est remise à briller. Avec la présence de l'armée à nos portes, comme postée aux frontières même de l'identité juive, l'étoile jaune clignote à nouveau pour nous avertir du danger produit par la haine de certains.

L'étoile de David, qui était devenue symbole de la discrimination il y a 70 ans, est de retour et me colle au front. Elle brûle dans mon dos, se tord dans mon ventre et envahit mon cœur qui se serre.

H.

1 Abraham nomma son fils : Il rira (Isaac) !

par Sarah Abitbol

Trois personnages viennent rendre visite à Abraham. L'un d'eux lui annonce : « *Je reviendrai à toi à pareille époque et voici, un fils sera né à Sarah, ton épouse* » (2). Le texte biblique poursuit en nous indiquant que Sarah écoutait ces paroles depuis sa tente, qu'elle et son époux Abraham étaient vieux et que son cycle de femme avait cessé... Quelle fut alors la réaction de Sarah ? Un éclat de rire, voire une moquerie à l'égard d'une personne venant parler au nom de Dieu : « *Flétrie par l'âge, ce bonheur me serait réservé ! Et mon époux est un vieillard !* » (3). On imaginerait bien une caricature illustrant cet échange.

Et voilà que le Seigneur intervient tout d'un coup dans le récit. Il n'est plus question de personnage mais de Dieu lui-même s'adressant à Abraham : « *Pourquoi Sarah a-t-elle ri, disant : Eh quoi ! En vérité, j'enfanterais âgée que je suis ! Est-il rien d'impossible au Seigneur ?* » (4). Cette fois-ci Sarah ne rit plus, elle se défend et nie : « Je n'ai point ri » (5). Car elle avait peur, nous dit le texte. Et Dieu insiste : « Non pas, tu as ri ».

Le rire est donc autant une manière d'assumer la castration, l'impossible, qu'une forme d'incrédulité. Une incrédulité à ce qui n'est pas de l'ordre du Réel. Sarah rit car elle croit au Réel, au Réel de son corps. Le Réel de son corps est plus fort que Dieu, soit c'est son Dieu. Comment Dieu peut-il lui annoncer une telle farce qui ne correspond pas à la logique de la nature humaine ? En somme, Sarah l'épouse d'Abraham, qui vient de passer une alliance avec Dieu dans laquelle Dieu lui promet une descendance, se moque de Dieu. Et Dieu ne la punit pas. Il se souvient d'elle et tient sa promesse. Sarah enfanta un fils à Abraham. Et celui-ci le nomma : Isaac (Ytzh'ak = il rira). Sarah dit alors : « Dieu m'a fait rire, et quiconque l'apprendra rira (Ytzh'ak) » (6).

Difficile de continuer d'être incroyante après avoir enfanté à l'âge de 100 ans. Et pourtant Sarah n'apparaît pas dans le texte comme une croyante fervente même après cet événement peu probable. Elle accuse Dieu de se moquer de nous... L'expression en hébreu « Dieu m'a fait rire », veut dire : « Dieu s'est foutu de moi ».

Alors si Sarah s'autorise à rire de Dieu, nous n'allons tout de même pas nous arrêter de rire aujourd'hui car le rire c'est l'essence de la vie finalement. Dieu lui-même ne s'en prive pas...

1 : Isaac (Ytsh'ak) en hébreu signifie : Il Rira.

2 : Genèse, chapitre 18, verset 8, traduction Jacques Kohn, en ligne.

3 : *Idem*, verset 10.

4 : *Idem*, verset 13.

5 : *Idem*, verset 14.

6 : *Idem*, chapitre 21, verset 6. (je me suis autorisé ici à changer un mot de la traduction en français qui ne traduit plus dans ce verset Ytzhak comme rire ainsi que dans les versets précédents mais comme féliciter...)

I ♥
RIRE

Un nouvel Amadour

par Pauline Prost



Porté par son admiration pour Lol. V. Stein, Lacan, dans l'Homage appuyé qu'il adresse à Marguerite Duras (1), lui associe une autre Marguerite, reine de Navarre, sœur de François I^{er} et grand-mère d'Henri IV, convoquée ici comme auteur de l'*Heptaméron*. Il inscrit donc l'échappée, funèbre mais décidée, de Lol, dans la lignée de ces récits picaresques, affolants et édifiants où, dans la veine du *Décameron* de Boccace, Chevaliers et belles Dames s'interrogent sur les impasses de l'amour, égaré dans les chicanes du mariage et de la religion, où il trouve pourtant le ressort des plus exaltantes sublimations. Mais l'une de ces nouvelles, celle dont Amadour est le héros, est en infraction avec le code de l'amour courtois :

après des années de patience, il force les défenses de la belle et le payera de sa mort. Lacan en tire la leçon : il savait qu'il allait à sa perte, que le risque était inouï, mais son désir le portait au-delà de la mise en scène courtoise. Il en déchire le voile, et son cortège de poésie.

De quelle Dame les nouveaux Amadour poursuivent-ils la trace évanouissante ? Celle que traque Actéon, courant vers la grotte de la Déesse, et finalement dévoré par ses chiens ? (2) Est-ce la Vérité, cette femme-voilée-sans figure « étrangère à la réalité, parente de la mort, et, à tout prendre plutôt inhumaine ? » (3). Diane, peut-être ? Mais si pour Amadour, comme pour Actéon, la dame est interdite à celui qui n'en recevra que l'étreinte de la mort, ne peut-elle être abordée de biais, apprivoisée par un art plus subtil de la conquête, l'éclair de l'esprit, du *Witz* qui, sous le voile du bouffon, du grotesque, taquine les masques, exhibe les ratés et les patatras cachés dans les édifices les plus sublimes de la Culture ? L'emblème du rire ne restera-t-il pas toujours l'image du canard sans tête qui continue à courir (4).



Pourtant le rire est encore un voile, et la Vérité un alibi : « Le trait d'esprit désigne, et toujours à côté, ce qui n'est vu qu'en regardant ailleurs » (5). Cet « ailleurs » sera-t-il le vrai visage de la Dame, celui de la Liberté, le suave sourire de Marianne, ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre ? Marianne, encore un masque, n'échappera pas à la pirouette endiablée. Finalement, tous les semblants grimacent, toutes les images sont de carnaval, et la seule chose qui tient, c'est le rire, mais alors, il se dépasse vers son au-delà : pouvoir rire de tout, c'est sérieux, c'est... sacré... et on peut mourir pour ça.



Pas d'images qui tiennent, tous les semblants vacillent, et c'est là qu'ils se croisent et se frôlent, provocateurs et obsédés du sacrilège, dans un horrible malentendu. Ils soupçonnent que les images sont des leurres, et que le monde est un mauvais rêve. Mais pour ceux qui veulent rire, il y a de l'honneur à titiller la bête, à lui poser inlassablement des banderilles. Pour les autres, prêter une figure à l'infigurable, c'est le réduire au mauvais rêve des apparences, faire grimacer le mirage de l'Au-delà, laisser entrevoir que derrière le masque, il n'y a rien. Et tout s'effondre. Car c'est le voile qui fait resplendir la Dame, et aussi le Tout-Autre.

1 : Lacan, J. « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol. V. Stein », *Autres Écrits*, Seuil 2001, p. 191.

2 : Lacan, J. *La chose freudienne*, *Écrits*, Seuil, 1966, p. 412.

3 : *Ibid.* p. 416

4 : Lacan, J. *Le séminaire*, Livre V, *Les Formations de l'Inconscient*, Seuil, 1998, p. 31.

5 : *Ibid.* p. 25

LA PHOTO DU JOUR

Les Sarkozy

Il y a une nouvelle de Marcel Aymé que j'aime beaucoup, *Les Sabines*. Il y en a une, puis elle se dédouble, puis elle prolifère, puis le monde grouille de Sabines. Je résume de mémoire. Il est arrivé la même chose à Nicolas Sarkozy. La façon dont il a joué des coudes le 11 janvier a retenu l'attention des réseaux sociaux. Il est devenu ce qu'on appelle un « même », comme auparavant la jambe dénudée d'Angelina Jolie. On en est arrivé à « Tous Sarkozy ! ». Jadis, Nicolas Sarkozy bluffait la France entière (comme ministre de l'Intérieur). Puis, Président nouvellement élu, il suscita des espoirs parmi les électeurs de Ségolène Royal. Il fut ensuite détesté, même d'un grand nombre de ses propres électeurs. Il est maintenant au-delà. C'est désormais un personnage familier de la comédie politique, un peu perdu, vaguement ridicule, presque attendrissant, qui ne suscite ni admiration ni animosité excessive. La photo le met partout justement parce qu'il semble n'être plus nulle part : il ne sait pas où il habite, il se pousse. Si Henri Guaino continue de le bouder, et se refuse à jouer de nouveau les Cyrano de ce Christian, on ne voit pas comment il séduirait Roxane au balcon (la France). **Colin Maillard**



Lettre à la France

par Edwy Plenel



Nous avons décidé de pirater l'éditorial d'Edwy Plenel paru ce jour dans "Médiapart", vu l'importance de ce texte, étant donné les circonstances, et aussi parce qu'il vérifie les intuitions de J.-A. Miller exposées hier dans son article [« Les valeurs de la République »](#)

Les attentats des 7, 8 et 9 janvier nous obligent au sursaut. Non pas celui des politiques de la peur qui voudraient nous mettre en guerre. Mais celui de l'égalité, des politiques démocratiques et sociales qui, seules, pourront faire reculer la nécrose de l'espérance dont se nourrit la guerre des identités.

Il est des épreuves qui révèlent une nation à elle-même. C'est ce qui se joue pour tous ceux qui habitent ce pays, le nôtre, depuis les attentats des 7, 8 et 9 janvier à Paris. Saurons-nous reconnaître la France telle qu'elle est, vit et travaille, telle qu'elle souffre et s'impatiente, telle qu'elle s'invente et se rêve, telle qu'elle se redresse et se rassemble ? Ou allons-nous continuer à l'ignorer en la dénigrant et en la dépréciant ? À la rabaisser, à l'affoler et à la paniquer en l'entraînant dans cette haine de soi pavée d'identité malheureuse, de suicide français et de soumission fantasmée où macèrent aigreurs, amertumes et ressentiments ?

Le vrai visage de la France est celui de celles et ceux qui sont morts en ces trois journées d'attentat à nos libertés. Trois jours de crime contre un journal, d'exécution de policiers, de meurtre contre des juifs. D'assassinat du droit de vivre, de penser et de s'exprimer en sécurité, dans la diversité de nos opinions et de nos origines, de nos convictions et de nos croyances. Chrétiens, juifs, musulmans, francs-maçons, athées, agnostiques, venus d'ici et d'ailleurs, ceux qui ont été tués par les trois terroristes sont l'image même de notre pays : divers et pluriel, multiculturel et multiconfessionnel, fait de proche et de lointain. Une nation nourrie de son incessant dialogue avec le monde où s'inventent ces identités tissées de relations, d'échanges et de partages qui fondent des causes communes.

Dans l'épreuve, notre France a eu ce visage-là, sans frontières ni murs. Celui des couplets de *L'Internationale*, ce chant des prolétaires parisiens qui, après avoir si longtemps fait le tour du monde, a accompagné le cercueil de Charb, le directeur de *Charlie Hebdo*, lors de ses obsèques à Pontoise. « *Le genre humain... ; pas de sauveurs suprêmes... ; sauvons-nous nous-mêmes... ; décrétons le salut commun... ; la terre n'appartient qu'aux hommes... ; l'égalité veut d'autres lois...* » L'humanité comme exigence commune, sans distinction d'origine, d'apparence et de croyance, dans le respect mutuel de nos héritages et appartenances.

Signe du destin, celui qui, dans l'instant meurtrier, fut ce portrait véridique de la France, généreuse et courageuse, travailleuse et audacieuse, n'était pas français de nationalité avant de le devenir, depuis, par le miracle de son geste. Il s'agit de ce jeune sauveur d'otages de l'hypermarché casher, malien d'origine, musulman de foi, noir de peau, travailleur immigré, hier menacé d'expulsion, aujourd'hui citoyen de plein droit... Comme si le monde était soudain venu à notre secours. Ce monde qui, depuis des siècles, fait la France, façonne son peuple, contribue à sa richesse.

Lassana Bathily, qui a sauvé des otages de l'HyperCacher, va être naturalisé français mardi 20 janvier. Un héros musulman, donc, et aussi deux musulmans, de culture ou de croyance, parmi les morts de *Charlie Hebdo* – un correcteur et un policier, deux gardiens en somme, l'un de la langue, l'autre de la paix. De la langue française, de la paix française. Si je le souligne, ce n'est évidemment pas pour les distinguer des autres victimes, mais pour simplement énoncer cette simple vérité : l'islam appartient à la France, comme l'a dit la chancelière Angela Merkel à propos de son pays, l'Allemagne, face aux manifestants racistes qui réclament une Europe sans musulmans, amputée d'un morceau d'elle-même, débarrassée d'une partie de son humanité.

Cette vérité, il faut la dire, plus que jamais. Car, déjà malmenée, elle est menacée. Par les terroristes d'abord, qui servent toujours la politique du pire. Par la faute, donc, de ces trois assassins et de l'idéologie meurtrière et délirante qui a armé leurs bras. Par le poids de leurs crimes commis au nom de cette religion, l'islam, alors même qu'ils la trahissaient et la défiguraient, la caricaturant plus sauvagement et plus douloureusement que n'importe quelle caricature de papier, inoffensive et innocente. Bref, par cette négation de leur propre humanité que signifiait le meurtre froid et prémédité d'autres humains à cause de leurs idées, de leurs origines ou de leurs croyances.

Au spectacle de leurs actes, dont ils sont comptables et qu'ils ont payé de leur vie, on pense à ce qu'écrivait Charles Péguy, ce républicain chrétien, indocile dans les deux registres, à propos du « *parti dévot* », ces sectaires en religion, quelle qu'elle soit : « *Parce qu'ils n'ont pas le courage d'être du monde, ils croient qu'ils sont de Dieu. Parce qu'ils n'ont pas le courage d'être d'un des partis de l'homme, ils croient qu'ils sont du parti de Dieu. Parce qu'ils ne sont pas de l'homme, ils croient qu'ils sont de Dieu. Parce qu'ils n'aiment personne, ils croient qu'ils aiment Dieu.* » « *Mais Jésus-Christ même a été de l'homme* », leur opposait Péguy, et l'on pourrait en dire autant de Moïse ou de Mahomet.

« Comment guérir le mal si l'on ne sonde pas les plaies ? »

« *Il ne suffit point d'abaisser le temporel pour s'élever dans la catégorie de l'éternel... Il ne suffit point d'abaisser le monde pour monter dans la catégorie de Dieu... Nul ne sera diminué pour que les autres paraissent plus grands...* », ajoutait le dreyfusard Péguy dans son style inimitable où la prose rejoint l'homélie. Or ces lignes furent écrites quelques semaines avant qu'il aille se faire tuer, le 5 septembre 1914, dans l'emballement aveuglement guerrier d'une Europe sombrant dans la guerre sans fin des nations et des civilisations, jusqu'à la barbarie finale du crime contre l'humanité. Alors même qu'en 2014, pour son centenaire, nous nous sommes remémorés, avec lucidité, cette erreur tragique, ses unions sacrées désastreuses et ses propagandes mensongères, saurons-nous éviter sa répétition, entre Orient et Occident ?

Ainsi posée, la question n'est pas alarmiste, juste lucide. Les contextes ont beau être différents, nous connaissons, de récente expérience internationale, le piège qui nous est tendu. Celui des politiques de la peur qui, s'aveuglant aux causes pour frapper les effets, ne

font qu'accroître les périls et les menaces. Ce fut la dramatique faute nord-américaine après le 11 Septembre 2001 dont nous payons aujourd'hui le prix : non seulement l'emblématique discrédit moral d'une démocratie, portant atteinte à ses propres libertés et aux droits humains fondamentaux, au point de faire droit à la torture, mais surtout l'erreur stratégique de l'invasion de l'Irak qui a offert un terreau supplémentaire, celui de la décomposition meurtrière de ce pays et de ses institutions, aux idéologies totalitaires dont l'État islamique est désormais le drapeau.

C'est avoir le souci de la France, de sa sécurité et de son bien-être, que de nous mettre ainsi en garde. Face aux désordres nés des injustices et des misères, des ressentiments et des humiliations, les politiques sans hauteur se précipitent sur des raccourcis sécuritaires et autoritaires, empressées de proclamer qu'elles feront cesser le trouble, serait-ce au prix de nouvelles injustices. Elles sont de courte vue et de courte durée, ne solutionnant rien au fond et ne bâtissant que de provisoires protections derrière lesquelles, les mêmes causes produisant les mêmes effets, les adversaires de la démocratie et de la liberté trouveront de nouveaux arguments et de nouvelles recrues.

À l'inverse, les politiques responsables chercheront toujours l'injustice qui est cause du désordre. À l'identifier, à la penser, à la réduire, à la résoudre. Avoir le véritable souci de la sécurité de son peuple et, plus largement, de l'humanité, c'est agir ainsi, en profondeur, sur la durée. Prendre ce risque d'inviter à réfléchir au-delà de l'émotion et, par conséquent, à comprendre que cette violence totalitaire qui nous a frappés non seulement ne cessera pas mais s'aggravera si nous ne nous élevons pas à la hauteur du défi qu'elle nous lance : affronter les injustices, inégalités, misères et humiliations, qui l'ont produite, que ce soit à l'échelle du monde ou de notre pays.

Un monde qui accepte que les 1 % les plus riches détiennent bientôt plus de la moitié du patrimoine mondial court à sa perte, c'est-à-dire à cette violence sans fin, sans frontières et sans territoires, qui est la nouvelle figure de la guerre. Et les premiers à le savoir, car ils la subissent depuis si longtemps, ce sont les peuples du monde arabe, de culture majoritairement musulmane. Des peuples si durablement confrontés à des pouvoirs prévaricateurs et corrompus, indifférents à la misère et à la pauvreté, n'offrant aucun horizon d'espérance à leur jeunesse et laissant ainsi libre champ à la terreur. Comment ne pas s'interroger sur notre responsabilité française dans cette impasse quand notre propre État se félicite, en 2014, d'une très forte augmentation de nos ventes d'armes qui fait du royaume religieux obscurantiste d'Arabie saoudite le premier client de la France ?

Mais le désespoir n'est pas qu'au lointain, et nous ne pouvons plus faire semblant de l'ignorer, détournant le regard au spectacle de la misère dans nos rues, sur nos trottoirs, ou faisant en sorte de ne jamais voir la pauvreté, reléguée dans ce qu'une vulgate officielle nomme des « quartiers » comme l'on dirait des réserves. Faut-il que nous soyons devenus aveugles à nous-mêmes pour qu'il soit si difficile de regarder en face cette réalité : tout comme leurs deux prédécesseurs des crimes antisémites de Toulouse et de Bruxelles, les trois terroristes de ce sinistre mois de janvier 2015 sont les enfants de notre société, de notre nation, de notre République. Nés Français, ils ne sont pas venus d'ailleurs, mais d'ici.

Ces assassins sont de notre peuple. Le rappeler, ce n'est en rien excuser leurs actes, mais tout simplement être républicain. Vraiment républicain. Pas de posture, mais d'exigence. Républicain comme l'était Victor Hugo, prenant conscience de l'urgence de la question sociale, lors de son fameux discours de 1849 sur la misère : « *Comment veut-on guérir le mal si l'on ne sonde pas les plaies ?* » « *Vous n'avez rien fait*, lançait-il à l'assemblée conservatrice

qu'il essayait d'ébranler, *tant que l'esprit de révolution a pour auxiliaire la souffrance publique ! Vous n'avez rien fait, rien fait, tant que dans cette œuvre de destruction et de ténèbres, qui se continue souterrainement, l'homme méchant a pour collaborateur l'homme malheureux !* » Et de conclure : « *Messieurs, songez-y, c'est l'anarchie qui ouvre les abîmes, mais c'est la misère qui les creuse.* »

« À force de montrer un épouvantail, on crée le monstre réel »

Le ressentiment est le moteur aigre de l'Histoire. Il est fait de blessures non guéries, d'affronts non digérés, de violences subies, d'humiliations accumulées, de traumatismes anciens dont l'héritage pèse sourdement. De souffrances en somme qui se heurtent à une nécrose de l'espérance, un sentiment d'impasse totale, de futur impossible, d'avenir impensable. Dès lors, le ressentiment détruit la politique comme bien commun et cité partagée. Se complaisant dans la victimisation, ceux qui y succombent chercheront sans cesse des boucs émissaires à leur désespoir. Leur plainte se heurtera à tant de murs qu'ils n'imagineront y échapper que par la destruction, jusqu'à assumer de nier l'humanité qu'on leur a déniée. Et ce d'autant plus aisément que notre monde interconnecté, d'espace réduit et de temps immédiat, leur offrira à portée d'ordinateur l'idéologie nihiliste qui remplira ce vide existentiel.

Or, ce ressentiment, nous n'avons cessé de l'alimenter dans une partie de notre peuple, de notre jeunesse. Cette partie qui, au quotidien, ne vit pas une République pour tous. Cette partie qui, depuis des décennies, s'est vue renvoyée à son origine, à son apparence, à sa culture, à sa religion, comme si elle était à part, mise à l'écart, à distance et en défiance. Cette partie issue de la longue projection de la France sur le monde et faisant retour dans cette Amérique de l'Europe qu'est notre pays, dont les classes populaires ont toujours été renouvelées par les vagues et brassages des migrations. Cette partie dont les légitimes attentes démocratiques et sociales ont été si souvent disqualifiées sur des registres ethniques ou sous des prétextes religieux.

Tel était le sens de l'alarme que j'ai lancée avec *Pour les musulmans*. Paru en septembre 2014, ce livre prolongeait mon appel, paru au printemps, à *Dire non aux « monstres »*, que sont le racisme et la xénophobie, la haine et la violence, ces phénomènes morbides des temps de transition et d'incertitude, quand le vieux monde se meurt et que le nouveau tarde à venir. « *À force de montrer au peuple un épouvantail, on crée le monstre réel* » : en résonance d'une alerte à l'autre, je n'ai cessé, depuis, de décliner cette phrase d'Émile Zola dans son *Pour les juifs* de 1896 qui fut mon point de départ. En vain, hélas, puisque le paysage éditorial et médiatique, jusqu'aux attentats de janvier, fut encombré de mises en scène islamophobes, désignant nos compatriotes musulmans, dans leur diversité d'origine, de culture ou de croyance, comme les fauteurs de troubles, envahisseurs fourbes et menaçants dont il faudrait envisager rien de moins que l'expulsion de notre pays, le leur.

Comment enseigner à notre jeunesse le respect de l'autre, la simple civilité, l'interdit de l'insulte et de l'offense vis-à-vis de l'origine, de l'apparence ou de la croyance, si notre espace public, ses médias, ses politiques, font avec complaisance la pédagogie inverse ? Celle d'une transgression irresponsable, destructrice de tout idéal solidaire, de toute République commune, de toute communauté nationale ? La proclamation de la liberté d'expression, cette défense du droit à la caricature, de ses excès ironiques ou moqueurs, qui accompagne la solidarité avec *Charlie Hebdo*, n'implique pas que notre vie publique doive s'abaisser et s'égarer dans la détestation d'une partie de notre peuple à raison de son origine, de sa culture ou de sa religion. La haine ne saurait avoir l'excuse de l'humour.

Pour les musulmans aurait pu aussi bien s'intituler *Pour la France*. C'est en effet un appel aux causes communes, à un sursaut de la société pour que toute la République soit enfin pour tous. À emprunter ce chemin d'empathie où, en marchant vers l'autre, on se trouve soi-même. À chercher ensemble cet horizon démocratique et social qui, seul, pourra chasser les nuées et les orages qui menacent. À se rassembler et s'élever collectivement autour de l'exigence d'égalité, cette égalité des droits et des possibles que l'obsession des identités voudrait ruiner, laissant place aux ravages des inégalités, des hiérarchies, des exclusions.

« *France, réveille-toi, songe à ta gloire* », lançait Émile Zola dans sa *Lettre à la France* de 1898 d'où j'avais extrait cette mise en garde : « *La République est envahie par les réactionnaires de tous genres, ils l'adorent d'un brusque et terrible amour, ils l'embrassent pour l'étouffer.* » Car l'auteur du si célèbre *J'accuse...* ! n'imaginait la République qu'en mouvement, invention et création, l'inverse des immobilismes et des conservatismes qui, trop souvent, s'en réclament, cautionnant les rejets, alimentant les peurs. Zola, ce fils d'immigré italien, s'adressait donc à son pays : « *Est-ce cela que tu veux, France, la mise en péril de tout ce que tu as si chèrement payé, la tolérance religieuse, la justice égale pour tous, la solidarité fraternelle de tous les citoyens ?* »

France, à plus d'un siècle de distance, je te pose la même question.

Paru sur Mediapart.fr, le 20 janvier 2015.

PICA-PICA MÉDIAS

Paru sur Mediapart.fr, le 20 janvier 2015.

Les valeurs de la République, par Jacques-Alain Miller ([LQ 461](#))



--

COURRIER

Marlène Belilos : ***Coulibaly, Une histoire française***

C'est avec un prêt à la Cofidis qu'Amedy Coulibaly aurait acheté ses armes. C'est à l'Hyper-Casher qu'il se rend, et c'est BFM qu'il appelle pour rectifier les informations diffusées. Un vrai modèle d'intégration à la française, le pays du surendettement, où l'on ne vérifie pas le nombre de prêts et les capacités de remboursement. Il connaît les codes.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

rédaction **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

conseiller **jacques-alain miller**

▪ rédaction

coordination **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture **pierre-gilles gueguen**, **catherine lazarus-matet**, **jacques-alain miller**,
eve miller-rose, **eric zuliani**

édition **cécile favreau**, **luc garcia**, **bertrand lahutte**

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant **daniel roy**, **judith miller**

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole **graciela brodsky**

-Lacan Quotidien au brésil **angelina harari**

-Lacan Quotidien en espagne **miquel bassols**

-pour Latigo, **Dalila Arpin** et **Raquel Cors**

-pour Caravanserail, **Fouzia Liget**

-pour Abrasivo, **Jorge Forbes** et **Jacques-Alain Miller**

diffusion **éric zuliani**

▪designers **viktor&william francoizel** vwfcbzl@gmail.com

▪technique **mark francoizel & olivier ripoll**

▪médiateur **patachón valdès** patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : **éric zuliani**

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : **gil caroz**

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : **oscar ventura**

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au Brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI](#).

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN

ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.